



Mélanges : Aliénor d'Aquitaine. Portée et limites du genre biographique. A propos d'un livre récent.

Martin Aurell, Catalina Girbea, Marie-Aline de Mascureau

► To cite this version:

Martin Aurell, Catalina Girbea, Marie-Aline de Mascureau. Mélanges : Aliénor d'Aquitaine. Portée et limites du genre biographique. A propos d'un livre récent.. Cahiers de Civilisation Médiévale, C.E.S.C.M, 2005, 48, pp.233-241. halshs-00688403

HAL Id: halshs-00688403

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00688403>

Submitted on 24 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aliénor d'Aquitaine. Portée et limites du genre biographique. À propos d'un livre récent

Martin Aurell, Cătălina Girbea, Marie-Aline de Mascureau

Abstract

Among the various studies inspired by Queen Eleanor of Aquitaine, the recent biography of Jean Flori, defined by his subtle approach and erudition, is a prestigious reference. The author succeed to avoid in most cases the difficulties of the biographic genre and to blend in a savant way the chronology of events whit interpretation, and also with the research methods of history and literature. This work is not only about a complex feminine character, perceived across her transformations between history, legend or fiction : one can see behind the story of Eleanor, in filigree, the history of her time.

Résumé

À travers les nombreux travaux inspirés par la reine Aliénor d'Aquitaine, la biographie récente de Jean Flori, ouvrage dont la démarche fine et nuancée n'a d'égal que son érudition, fait figure de référence incontournable. L'auteur parvient dans la plupart des cas à surmonter les difficultés et les risques inhérents au genre biographique, et à imbriquer savamment l'événementiel et l'interprétation aussi bien que les voies de recherches empruntées par l'histoire et par la littérature. Cet ouvrage ne présente pas seulement une figure féminine complexe, surprise dans ses transformations entre le fait réel, la légende et la fiction : derrière l'histoire d' Aliénor se dessine, en filigrane, l'histoire mouvementée de son époque.

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin, Girbea Cătălina, de Mascureau Marie-Aline. Aliénor d'Aquitaine. Portée et limites du genre biographique. À propos d'un livre récent. In: Cahiers de civilisation médiévale, 48e année (n°191), Juillet-septembre 2005. La médiévistique au XXe siècle. Bilan et perspectives. pp. 233-241;

doi : 10.3406/ccmed.2005.2913

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2005_num_48_191_2913

Document généré le 01/06/2016

MÉLANGES

Aliénor d'Aquitaine

Portée et limites du genre biographique

À propos d'un livre récent¹

RÉSUMÉ

À travers les nombreux travaux inspirés par la reine Aliénor d'Aquitaine, la biographie récente de Jean Flori, ouvrage dont la démarche fine et nuancée n'a d'égal que son érudition, fait figure de référence incontournable. L'auteur parvient dans la plupart des cas à surmonter les difficultés et les risques inhérents au genre biographique, et à imbriquer savamment l'événementiel et l'interprétation aussi bien que les voies de recherches empruntées par l'histoire et par la littérature. Cet ouvrage ne présente pas seulement une figure féminine complexe, surprise dans ses transformations entre le fait réel, la légende et la fiction : derrière l'histoire d'Aliénor se dessine, en filigrane, l'histoire mouvementée de son époque.

ABSTRACT

Among the various studies inspired by Queen Eleanor of Aquitaine, the recent biography of Jean Flori, defined by his subtle approach and erudition, is a prestigious reference. The author succeed to avoid in most cases the difficulties of the biographic genre and to blend in a savant way the chronology of events whit interpretation, and also with the research methods of history and literature. This work is not only about a complex feminine character, perceived across her transformations between history, legend or fiction : one can see behind the story of Eleanor, in filigree, the history of her time.

À l'occasion du huitième centenaire de sa mort, les maisons d'édition ont fomenté de nombreuses biographies sur Aliénor d'Aquitaine, souvent dépourvues de méthode et écrites à la hâte. Le livre de Jean Flori, l'un des médiévistes les plus reconnus et prolifiques de sa génération, est, l'on s'en doute, d'un tout autre acabit. Il les surclasse, en effet, largement. Il se distingue par sa solidité et sa rigueur érudites, dont témoignent, entre autres, l'imposant appareil critique et bibliographique et l'utile index. Il est, de plus, rédigé avec aisance, mettant en particulier à la portée de tous, grâce à sa clarté d'expression, des hypothèses complexes que ses prédécesseurs adressaient exclusivement à un lectorat de spécialistes. Il apporte enfin la traduction française, sûre et élégante, parfois même versifiée (p. 411), de bien des textes d'époque : les lettres réclamant à Célestin III la libération de Richard Cœur de Lion sont, par exemple, un modèle du genre (p. 230-235). Une dernière qualité, rare chez les médiévistes, se trouve dans sa maîtrise égale des méthodes qui permettent d'aborder les sources historiographiques et diplomatiques, d'une part, et littéraires, de l'autre, dont les relations sont joliment développées autour de l'image de l'« osmose » (p. 440). Cette culture exceptionnelle est à l'origine d'un incessant va-et-vient entre réalité extra-mentale, témoignage cherchant à authentifier des faits, et fiction divertissante : « on ne peut séparer Aliénor de sa légende pour la simple raison qu'on ne la connaît qu'à travers celle-ci » (p. 16). Ce volumineux ouvrage restera pendant longtemps comme la référence indiscutée sur la reine.

1. Jean FLORI, *Aliénor d'Aquitaine, La reine insoumise*, Paris, Payot, 2004, 544 pp.

Il est ordonné en deux parties. La première présente le fil chronologique de la vie d'Aliénor. La seconde examine quatre questions controversées autour du personnage: l'affaire d'Antioche, l'amour courtois, le pouvoir et le patronage littéraire et artistique de la reine ainsi que le monde arthurien. Cette seconde partie est passionnante. Elle présente une vision très nuancée et, à notre avis, juste du rôle d'Aliénor d'Aquitaine dans le mécénat littéraire; la reine est ainsi explicitement impliquée dans la rédaction de six ouvrages. Bien que dernièrement contesté, le rôle des femmes dans la littérature est actif au XII^e s., comme le prouvent, entre autres, les lectrices de Geoffroi de Monmouth, proches de Robert de Gloucester, auprès duquel le jeune Henri II fit une grande partie de son éducation. Tout au plus nous permettons-nous d'ajouter que l'attribution d'une dédicace à Aliénor dans le *Roman de Brut* (p. 406) se trouve seulement dans l'un des deux plus anciens manuscrits de Layamon, «Cotton Caligula», qui est certes supérieur et plus proche de l'original que «Cotton Otho» qui ne mentionne pas la reine; elle n'apparaît cependant dans aucun des nombreux prologues conservés de l'original anglo-normand. Aussi probable paraît l'intervention d'Aliénor pour que Fontevraud devienne la nécropole dynastique: non seulement elle a décidé de l'emplacement de la dernière demeure d'Henri II († 1189) qui aurait préféré reposer à Grandmont en Limousin, mais aussi une étude récente prouve qu'elle aurait pu commanditer son propre gisant de son vivant à l'instar d'Henri de Champagne, mort en 1181². Les remarques sur la nature du pouvoir de la reine qui «s'exerce de façon indirecte» et de son «activité politique constante» en Aquitaine semblent aussi pertinentes (p. 389-394).

Même émaillée de quelques questionnements, la première partie est indiscutablement événementielle. Elle n'en présente pas moins l'intérêt de préciser avec rigueur quelques problèmes d'érudition. Ainsi, grâce à ce livre, la mort en 1186 de Geoffroi de Bretagne des suites de la blessure subie au cours d'un tournoi, accident occulté par la plupart des chroniqueurs qui avancent une fièvre estivale, n'est plus à discuter: Roger de Howden utilise, en effet, pour la décrire des expressions empruntées à la condamnation des tournois par le concile de Latran de 1179, et on voit mal comment elles pourraient s'appliquer de façon si péjorative à un membre de la famille royale (p. 184-185). Jean Flori manie ailleurs de façon remarquable ce chroniqueur, montrant le double discours qu'il tient dans ses *Gestes* et dans sa *Chronique*, écrits respectivement avant et après la mort d'Henri II (p. 175 et 183). Il est aussi précis pour le lieu du décès d'Aliénor à Poitiers, et non pas à Fontevraud, corrigeant une idée largement répandue chez les spécialistes de la question (p. 284-285). Aussi utile et neuf est le récit de la répudiation d'Éléonore de Blois-Champagne par le sénéchal Raoul de Vermandois, de son union avec Pétronille, sœur de la reine, et des conflits qui s'ensuivent (p. 59-64). L'A. démontre que si, après la déclaration de la nullité de son premier mariage, Aliénor n'a pas amené avec elle ses deux filles, ce n'est pas par indifférence envers elles, comme le voulaient Jean Markale et Edmond-René Labande³, mais parce que «les enfants "appartiennent" au père» qui les utilise au profit des stratégies matrimoniales de sa maison (p. 81 et 451, n. 2)⁴. De même, le peu probable transport de l'argent de la rançon de Richard Cœur de Lion depuis l'Angleterre est bien argumenté (p. 469, n. 45). L'analyse sur la signification symbolique et politique des cérémonies d'intronisation ducal de Richard, «des manifestes d'indépendance à l'égard du royaume de France, mais aussi du roi Plantagenêt», est excellente (p. 134). L'importance politique de l'adoubement de Richard par Louis VII en 1173 est aussi bien démontrée: «en "faisant chevalier" le jeune Richard, le roi de France lui reconnaît peut-être son droit à user des armes en guerrier d'élite [...], mais plus encore son droit à agir en tant que maître de son domaine, l'Aquitaine, dont il a été investi» (p. 149). De même, la question du mariage d'Isabelle d'Angoulême et de Jean sans Terre ainsi que les causes réelles de la révolte de 1202 sont traitées avec rigueur (p. 272-274). Les exemples pourraient être multipliés de ces précisions chronologiques ou érudites qui apportent beaucoup.

2. X. DECTOT, «Les tombeaux des comtes de Champagne», *Bulletin monumental*, 2004-1, cité par A. ERLANDE-BRANDENBURG, «Le gisant d'Aliénor d'Aquitaine», dans *Aliénor d'Aquitaine*, dir. M. AURELL, Nantes, 2004 (*Hors série*, 303 *Arts, recherches et créations*), p. 174-179.

3. En dépit de cette critique de détail, Jean Flori écrit avec justesse au sujet de l'article d'E.-R. LABANDE, «Pour une image véridique d'Aliénor d'Aquitaine», *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1952, p. 175-234: «l'étude très dense de cet historien demeure encore à bien des égards, malgré quelques faiblesses que nous mentionnerons en temps utile, la meilleure introduction à l'étude du personnage d'Aliénor et à son rôle politique», p. 445, n. 29. L'étude d'Edmond-René Labande vient d'être publiée sous forme de livre avec des commentaires et compléments de M. Aurell et M.-A. de Mascureau aux éditions Geste de Poitiers.

4. L'histoire de Marie de Montpellier, répudiée à la même époque par le comte de Comminges, corrobore ce point de vue, M. AURELL, *Les noces au comte. Mariage et pouvoir en Catalogne (785-1213)*, Paris, 1995, p. 430 et 444.

Les erreurs factuelles qu'on peut, dès lors, repérer sont minimales et fort compréhensibles dans un ouvrage couvrant un sujet si vaste. Nous nous permettons d'en relever quelques-unes et de proposer quelques compléments d'information. Jean Flori affirme, par exemple, qu'il n'a pas trouvé, dans l'édition de 1557 des *Annales d'Aquitaine* de Jean Bouchet, le discours de l'archevêque de Langres accusant Aliénor d'avoir voulu se donner à Saladin (p. 443, n. 4). Il a sans doute lu trop rapidement cet ouvrage car le passage incriminé, présent dès 1524 dans la première impression des *Annales d'Aquitaine*, est repris dans chacune de ses éditions suivantes (éd. 1524, fol. LV v^o; éd. 1557, fol. 79 v^o; éd. 1644, p. 140). Marcabru ne mentionne pas Arthur dans un *planh* pour la mort de Guillaume X, mais dans un *sirventes* contre les mauvais amants (p. 40); peut-être aurait-il fallu remarquer, dans le même passage, que l'allusion à Tristan par Cercamon, bien que fort probable, ne fait pas l'unanimité de la critique⁵. On ne connaît pas le nom de la fille de Raimond Bérenger IV, comte de Barcelone, fiancée à Richard Cœur de Lion, peut-être Douce, mais appelée ici « Bérengère » (p. 110). L'A. affirme, malheureusement sans citer ses sources, que Henri II et Aliénor auraient entrepris l'agrandissement du palais ducal de Poitiers dès 1161/62 (p. 113). Or, selon les spécialistes de l'architecture médiévale, il semble que les travaux de construction de la grande salle du palais ducal n'aient pas été entamés avant la mort d'Henri II, voire même à l'extrême fin du XII^e s., ainsi que le laisse penser la découverte, en 1943, dans le sol, d'un denier d'argent d'Hugues IX de Lusignan frappé entre 1199 et 1229⁶. De même, insérer l'édification de la cathédrale de Poitiers dans un « ambitieux programme de construction » mené par Henri II et Aliénor semble un peu hasardeux: même s'il est fort probable que les Plantagenêt se soient intéressés aux travaux de reconstruction de la cathédrale, aucune source fiable ne nous permet d'affirmer qu'ils aient été commandités par le couple royal⁷.

La traduction d'un passage de Robert de Torigny est tout à fait exacte, mais sans doute aurait-il fallu mettre en valeur le jeu de mots *Alienor-alienati* qui, en accordant à Aliénor un rôle primordial, si ce n'est l'initiative, dans la révolte de 1173, aurait entériné la thèse de J. Flori (p. 142)⁸. En revanche, bien qu'importante pour la démonstration sur la peinture murale de Sainte-Radegonde de Chinon ou sur l'héraldique de la fée de *Lanval*, la traduction d'*ali*, dans l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, pour « aigle » est-elle bien fondée⁹? On aurait aussi bien pu lire *alie d'or*, « alliage d'or », ou mieux laisser planer le doute sur ce passage d'interprétation difficile (p. 164). Trop vite analysée, l'anecdote du travestissement masculin d'Aliénor pour fuir *incognito* vers Paris (p. 153) aurait pu confirmer la thèse de l'A. sur le rejet par ses contemporains de cette reine trop encline à s'emparer d'un pouvoir politique réservé aux hommes. De même, une lecture détaillée de la lettre de l'archevêque Rotrou de Rouen adressée à Aliénor (citée et traduite p. 151-152) aurait permis d'étayer encore plus cette thèse et de montrer qu'Aliénor allait à l'encontre de la conception que ses contemporains se faisaient de la femme mariée: celle-ci devait, en effet, être soumise à son mari. Jean Flori écrit probablement de façon inexacte qu'« on ignore malheureusement tout de l'attitude d'Aliénor dans ce conflit qui aboutira au meurtre de Thomas Becket dans sa cathédrale » (p. 114): cette assertion doit pour le moins être nuancée à la lecture de la lettre que, en 1165, Jean Bellesmains, évêque de Poitiers, adresse à son ami Thomas pour lui conseiller la méfiance envers Aliénor, en raison de l'inimitié de Raoul de Faye, oncle de la reine, qui lui est très proche comme le prouve leur révolte commune en 1173¹⁰. Ranulf de Glanville est appelé Raoul (p. 167). On ne saurait dire que le prénom d'Arthur de Bretagne, petit-fils d'Aliénor, « souligne à l'évidence l'intérêt de la dynastie Plantagenêt pour le mythe arthurien » (p. 206), car un texte de Guillaume Newburgh, analysé par Jean

5. Marcabru, *A Critical Edition*, éd. S. GAUNT, R. HARVEY, L. PATERSON, Cambridge, 2000, p. 84, n° 4b, v. 59-60.

6. Le dernier éditeur en date de l'œuvre de Cercamon ne la retient pas: *Et ai n'enquer lo cor tristan* est traduit par « *ne ho ancora il cuore rattistato* ». *Il trovatore Cercamon*, éd. et trad. it. V. TORTORETO, Modène, 1981, p. 141, VI, 38.

7. Cf. Nurith KENAAN-KEDAR, « Aliénor d'Aquitaine et les arts visuels, de l'art dynastique à l'art courtois », dans *Aliénor d'Aquitaine (op. cit. n. 2)*, p. 86; – Claude ANDRAULT-SCHMITT, « L'architecture "angevine" à l'époque d'Aliénor », *ibid.*, p. 102 et 107 n. 9.

8. Sur le mécénat architectural des Plantagenêts, cf. Claude ANDRAULT-SCHMITT, *ibid.*, p. 99-107.

9. M. A. PAPPANO, « Marie de France, Alienor d'Aquitaine and the Alien Queen », dans *Eleanor of Aquitaine: Lady and Lord*, dir. B. WHEELER, J.C. PARSONS, New York, 2003, p. 345.

10. On la trouve déjà en partie sous la plume de R. LEJEUNE, pour qui *ali* est *faliet*, le faucon pêcheur ou l'aigle de mer, « Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine et sa famille », *Cultura Neolatina*, 14, 1954, p. 46, n. 134.

11. Cette lettre est citée dans la note 147 de l'étude d'E.-R. LABANDE (« Pour une image... »), épinglée au passage par Jean Flori. Sur la tentative d'empoisonnement de Jean Bellesmains au moment le plus tendu de l'affaire Becket et sur le rôle de Raoul de Faye, voir M. SORIA, *Les violences anti-épiscopales dans le royaume de France aux XI^e-XII^e siècles* [thèse de doctorat], Université de Poitiers, 2002; éd. sous le titre, *La croix brisée. Des évêques agressés dans une Église en conflits (royaume de France, fin XI^e – début XIII^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2005.

Flori à la page 422, prouve au contraire qu'il a été accordé à cet enfant par l'aristocratie bretonne contre la volonté du roi qui voulait qu'il soit appelé Henri comme lui et comme son grand-père, le roi d'Angleterre. Il ne paraît pas nécessaire d'associer, dans leur hostilité à Richard Cœur de Lion, les Catalans avec les Toulousains dans les années 1192/93 (p. 228), car la trêve qu'Alphonse II vient de passer, en 1190, avec le comte de Toulouse, après une véritable guerre de Cent Ans occitane, ne rompt en rien son alliance traditionnelle avec les Plantagenêt. Le nom de Roland, comte imaginaire de Bretagne, réclamant l'indépendance de ses terres à Henri II dans *Le Dragon normand* d'Étienne de Rouen peut renvoyer à Roland de Dinan, un des plus puissants barons bretons, détenteur de neuf comtés en Angleterre dont celui de Richmond, et depuis 1167 partisan de la rébellion armoricaine contre Henri II (p. 421).

Roger de Howden et Raoul de *Diceto* ne citent pas, parmi les otages remis par Aliénor à l'empereur d'Allemagne pour la libération de Richard, les fils d'Henri le Lion et de Mathilde, ni le fils du roi de Navarre (p. 239-240 et p. 469, n. 52). Roger de Howden dit seulement que Gautier, archevêque de Rouen, Savary, évêque de Bath et Baudouin Wake et « beaucoup d'autres fils de ses comtes et barons » lui furent livrés¹². Il semble, selon Ansbert, auteur de l'*Historia de Expeditione Friderici*, que les neveux de Richard aient d'abord été exclus de toute demande en otage. Néanmoins, cet auteur ajoute que Richard aurait par la suite fait remettre à l'empereur son neveu Othon et le fils du roi de Navarre, frère de Bérengère¹³. La présence d'Othon auprès de l'empereur d'Allemagne est confirmée plus tard dans une lettre de l'empereur Henri VI adressée à Richard et citée dans la chronique de Raoul de *Diceto*. Henri VI écrit, en effet, que Gautier, archevêque de Rouen, l'évêque de Bath et Robert de Thornham lui adressèrent de nombreuses prières jusqu'à ce qu'il permette qu'Othon vienne avec lui¹⁴. Les *Annales Stederburgenses* attestent, quant à elles, qu'Othon et son frère cadet Guillaume, les fils d'Henri le Lion, duc de Saxe, et de Mathilde, sœur de Richard, furent remis en otages par ce dernier à l'empereur en gage du versement de plusieurs milliers de marcs d'argent pour sa libération¹⁵. En définitive, Jean Flori a raison sur ce point, mais ses références sont inexactes.

Quelques erreurs de vocabulaire se sont malheureusement glissées dans cette étude : « la cathédrale (au lieu de collégiale) Saint-Hilaire de Poitiers » (p. 133), ou « le premier roi de France béatifié (au lieu de canonisé) : Louis IX » (p. 270). Il est également dommage que l'A. ne cite pas toujours avec précisions ses sources sans donner plus d'indications que celles-ci : « selon une chronique espagnole, assez tardive il est vrai » (p. 270) ou encore : « Dans un document daté de 1155 » (p. 399).

La bibliographie est complète et à jour. Les conclusions des travaux récents sont présentées avec respect, clarté et parfois enthousiasme, toujours de façon positive. Si critiques il y a, elles sont constructives. Nous nous permettons cependant d'ajouter quelques titres complémentaires. Pour les Plantagenêt en Bretagne : J. Everard, *Brittany and the Angevins. Province and Empire, 1158-1203*, Cambridge, 2001. Sur Constance, bru d'Aliénor : *The Charters of Constance, Duchess of Brittany, and her Family (1171-1221)*, éd. J. Everard, M. Jones, Woodbridge, 1999. Il faudrait compléter la bibliographie sur l'identification de Marie de France, avec l'un des articles les plus convaincants, parus dans notre revue, et qui ne contredit en rien les conclusions de Jean Flori (p. 366, 486, n. 73) : Y. de Pontfarcy, « Si Marie de France était Marie de Meulan », *Cahiers de civilisation médiévale*, 38, 1995, p. 353-361. Sur un autre personnage souvent cité dans l'étude : F.L. Cheyette, *Ermengard of Narbonne and the World of the Troubadours*, Cornell (NY), 2001.

Autre remarque de notre part : sans doute par respect envers les auteurs lus, Jean Flori hésite parfois à prendre position dans leurs thèses contradictoires, voire dans leurs débats. Il en résulte une sorte d'alibi méthodologique, consistant à proposer des conclusions différentes sur un même sujet d'un chapitre à l'autre. Il est significatif, à ce propos, de constater que cet ouvrage ne comporte pas de conclusion générale, mais seulement une conclusion de la seconde partie, ce qui nuit à la qualité de l'ensemble.

La biographie d'un haut personnage est un exercice périlleux, dont se sont méfiés, à juste titre, des médiévistes prestigieux à commencer par Marc Bloch¹⁶. Ce genre comporte, en effet, deux dangers, aux-

12. ROGER DE HOWDEN, *Chronica majora*, éd. W. STUBBS, Londres, 1870 (RS 51), t. 3, p. 233. Pour les références fournies à ce sujet, nous remercions Ursula Vones-Liebenstein.

13. ANSBERT, *Historia de Expeditione Friderici*, éd. A. CHROUST, *MGH SS, Rerum Germanicarum, Novae Series*, V, Berlin, 1928, p. 104 et 107.

14. RAOUL DE DICETO, *Imagines Historiarum*, éd. W. STUBBS, Londres (RS 68), t. 2, p. 118.

15. *Annales Stederburgenses*, éd. G.H. PERTZ, *MGH SS*, Berlin, 1859, t. 16, p. 229.

16. O. DUMOULIN, *Marc Bloch*, Paris, 2002, p. 10 et 142.

quels il est presque impossible d'échapper: le psychologisme et le hors sujet. Jean Flori en est pleinement conscient, alors qu'il pose, en fin d'introduction, les bases méthodologiques de son ouvrage. Il écrit, d'une part: «Je me suis également interdit d'"imaginer" les sentiments ou les réactions d'Aliénor, même dans les cas où ils semblent naturels ou logiques». Il tentera, d'autre part, «d'éviter le piège (...) d'écrire ici l'histoire d'Henri II, celle des Plantagenêt ou celle du XII^e s., comme l'ont parfois trop fait plusieurs de mes modernes devanciers» (p. 26). Malheureusement, ce double pari n'a pas été toujours tenu. Pouvait-il en aller autrement?

Prenons, d'abord, la psychologie des personnages. À plusieurs reprises, l'A. présente Richard Cœur de Lion comme «le fils préféré» (p. 132, 174, 183) d'Aliénor, affirmant (p. 271): «Richard fut sans doute, sentimentalement, son fils préféré». Il démontre, pourtant, avec savoir-faire et au nom du «caractère conventionnel et figé des chartes», la fragilité de l'argumentation dans ce sens de Jean Markale ou de Régine Pernoud à partir de l'épithète *carissimus* accolée au nom de Richard dans les chartes que lui adresse sa mère (p. 194-195); il rejoint, en outre, en partie, Nicholas Vincent d'après lequel Jean sans Terre avait été élevé par Aliénor comme son fils favori (p. 473, n. 36). Qu'Aliénor se soit battue pour les droits de celui de ses fils détenant la primogéniture pendant sa croisade et sa captivité ou qu'elle l'ait souvent conseillé, en particulier alors qu'adolescent il gouvernait le duché d'Aquitaine, est indéniable¹⁷. Faut-il en déduire qu'il était son fils de prédilection?

Une approche similaire se retrouve pour la révolte de 1173, au détriment d'une analyse plus sociale favorisant, parmi tant d'autres éléments, les progrès administratifs de la royauté, perçus comme autocratiques par la noblesse, la forte identité de l'aristocratie aquitaine, rétive à la royauté angevine, ou le dépit des Normands face à leurs cousins d'outre-Manche, chaque jour plus conscients d'être anglais, qui accaparent l'essentiel du pouvoir dans l'Empire des Plantagenêt. «Amour-propre bafoué», «ressentiments personnels d'épouse évincée», «rancune» et «mésentente conjugale» (p. 173) sont, en revanche, mis en avant. Longuement développée, la comparaison avec Emma de Blois et sa vengeance contre la maîtresse de son mari adultère ne convainc guère, car elle porte sur des événements vieux d'un siècle où la femme délaissée attaque, non pas son époux, mais sa rivale. L'ouvrage présente d'autres interprétations ou formules similaires: la susceptibilité d'Henri le Jeune et sa révolte en 1173 est accrue par les rumeurs sur l'infidélité de sa femme: Louis VII est «timoré» (p. 176); Henri le Lion chasse Bertran de Born d'Argentan pour la cour qu'il fait à son épouse, assertion qu'aucune source, à commencer par les chansons ou les *vidas* du troubadour, ne vient corroborer (p. 180). Plus osés paraissent certains jugements de valeur: si Aliénor fait preuve d'un «courage admirable» (p. 217), *L'Histoire de mes malheurs* de Pierre Abélard devient un «récit égoïste et prétentieux» (p. 54), et les sentences de la reine et de sa fille Marie de Champagne imaginées par André le Chapelain, des «jugements scabreux» (p. 382-383).

Le second danger de la biographie, énoncé par l'A. lui-même dans son introduction, concerne la perte de vue du personnage principal. Il est hélas le lot de quelques chapitres. Richard Cœur de Lion évince largement sa mère captive (p. 181-191). Une longue digression est consacrée à sa mort à Châlus et à l'invention du trésor par le vicomte de Limoges, censée en être la cause (p. 253-261). On n'en voudra cependant pas trop à l'A. Il résulte, en particulier, de ces hors sujet un chapitre remarquable sur l'amour courtois (p. 343-367), où les théories les plus récentes sont disséquées avec soin pour revaloriser le rôle de la femme dans la *fin'amors*, dont les partisans du «Mâle Moyen Âge» ou des théories homo-sociales font une affaire strictement masculine. L'A. conclut, à leur encontre, à la «touche d'influence féminine ou féminisante de cette nouvelle conception de l'amour courtois» (p. 356)¹⁸.

Aux antipodes du hors sujet, on est surpris, en revanche, de voir s'arrêter brusquement la description du retour de Louis VII et d'Aliénor de croisade, où leur rencontre avec Eugène III à Tusculum est à peine évoquée. Dans le récit de Jean de Salisbury, les moyens exceptionnels mis en œuvre par le pape pour réconcilier le couple, s'occupant même de choisir la literie et de décorer la chambre où il doit coucher, donnent peut-être un sens à son texte sur l'incident d'Antioche. Jean, qui ne parle que de marivaudage entre Aliénor et son oncle Raymond et qui met l'insinuation de l'adultère sur les lèvres d'un eunuque ridicule cherchant à se venger de la reine, construit toute son *Histoire pontificale* à la gloire de la papauté:

17. J. GILLINGHAM, «"Telle mère, tel fils": Aliénor et Richard», dans *Aliénor d'Aquitaine* (op. cit. n. 2), p. 26-35.

18. On aurait pu remarquer que c'était déjà la théorie de R. NELLE, *L'érotique des troubadours*, Toulouse, 1963, ouvrage qui, quoique cité en bibliographie, n'est peut-être pas assez mis en valeur.

son texte met surtout en avant la bonne volonté d'Eugène III dans cette affaire et son rôle de pacificateur. Il ne saurait être utilisé pour savoir ce qui « s'est réellement passé à Antioche » (p. 292), question dont la pertinence est certes bien soulevée et discutée (p. 299-301), mais qui reste, on excusera notre franchise, des plus futiles et qui sent le positivisme suranné. Au passage, l'intervention d'Eugène III apporte de l'eau au moulin de tous ceux qui considèrent que la position des ecclésiastiques du XII^e s. sur le mariage et sur la femme, loin d'être unanimement anti-conjugale ou misogyne dans le droit fil de l'*Adversum Jovianum* de Jérôme, fait trop souvent preuve de compréhension, voire d'optimisme¹⁹.

Toujours au sujet d'Antioche, force est de remarquer que la dimension stratégique de la querelle entre Louis VII, d'une part, et Raymond et Aliénor, de l'autre, développée par Guillaume de Tyr, est retenue par les meilleurs spécialistes de la croisade: pour Jean Richard, par exemple, la dispute est née de la priorité accordée par le prince d'Antioche au siège de Damas sur le pèlerinage des croisés à Jérusalem²⁰. Dès lors, l'argument *ex silentio* à partir d'Eudes de Deuil ou de la correspondance du roi et Suger avec leurs « allusions voilées » (p. 315-317) pourrait tout aussi bien être interprété dans le sens d'un débat d'ordre politique, duquel la reine ne saurait nullement se mêler. Enfin, l'A. voit dans les deux bateaux différents, où Louis VII et Aliénor s'embarquent pour partir de Terre sainte, un « nouvel indice de leur désamour » (p. 79), mais une démarche identique est adoptée par Richard Cœur de Lion qui ne voyage pas dans le même bateau que sa femme Bérengère de Navarre et sa sœur Jeanne (p. 228): cette pratique ne relève en rien de l'hostilité ou de l'indifférence sentimentale, mais elle cherche à protéger un des deux membres du ménage en cas de naufrage.

Pour finir sur la légende noire d'Aliénor, il aurait peut-être fallu remarquer l'étroite filiation qui existe entre le texte de Gautier Map et celui de Giraud de Barri, son plagiaire attitré, propagateurs, tous deux, du ragot de « l'inceste du second type » commis par la reine avec Geoffroi le Bel et avec son fils (p. 90-92)²¹.

La recherche consacrée au monde arthurien est centrée sur deux questions: d'une part, la croyance à l'immortalité d'Arthur, liée à la récupération idéologique de la matière arthurienne par les Plantagenêt; d'autre part, l'identification d'Aliénor avec Guenièvre. L'intérêt de cette partie dépasse la simple reconstruction du personnage historique d'Aliénor. L'A. touche ainsi à deux axes problématiques et problématiques pour l'étude des rapports entre la fiction et les *realia* à la fin du XII^e s., précisément la politisation de la littérature et l'identification d'un personnage avec un être historique.

Ces deux questions sont d'ailleurs amorcées dans les chapitres antérieurs, dans le développement sur la portée propagandiste possible du traité d'André le Chapelain (p. 382) et dans le passage reprenant l'identification d'Hélène avec l'épouse d'Henri II (p. 409). A partir d'Aliénor, qui apparaît comme figure-repère, centre d'une mappemonde sur laquelle s'entrecroisent les voies méthodologiques de la littérature et de l'histoire, l'A. expose et commente avec un remarquable sens synthétique, les points névralgiques du phénomène de récupération des textes de fiction à des fins propagandistes.

Jean Flori prend ouvertement parti pour l'approche de la fiction comme phénomène de mimétisme (p. 339), mimétisme perçu de manière fine et nuancée comme un « jeu de miroirs » (p. 360). Néanmoins, il prend soin de respecter le particularisme des œuvres littéraires, avec l'élégance d'une interdisciplinarité pleinement assumée.

Ramenés sur le devant de la scène pour servir des interprétations de type historico-existential (p. 438), requises en fin de compte par le genre biographique, la poésie courtoise ou le roman arthurien ne sont pas pour autant couchés sur un lit de Procuste méthodologique. Ainsi, l'A. prend soin de distinguer entre l'amour courtois et la *fin'amor*, entre la poésie et le roman chevaleresque (p. 362-363), tout en précisant l'insuffisance conceptuelle de la notion d'amour courtois (p. 364), souvent accolée arbitrairement aux textes de fiction. Il rejette aussi les interprétations sociologiques globalisantes du phénomène courtois, en admettant seulement des problématiques discutables « cas par cas » (p. 365), et le traité d'André le Chapelain est pertinemment considéré comme non propagandiste (p. 383). Le postulat des influences réciproques entre l'idéologie Plantagenêt et la matière arthurienne est prouvé avec rigueur et l'A. évite les dangers de la généralisation, en prenant en compte les divers enjeux du phénomène.

19. J. LECLERCO, *Le mariage vu par les moines au XII^e siècle*, Paris, 1983, et *L'amour vu par les moines au XII^e siècle*, Paris, 1983.

20. *Histoire des croisades*, Paris, 1996, p. 177.

21. A.K. BAILL, « Walter Map and Giraldus Cambrensis », *Latomus*, 31, 1972, p. 860-875.

On pourrait juste signaler quelques erreurs de détail, totalement compréhensibles étant donné le nombre impressionnant de sources discutées, ainsi que leur diversité. Lancelot « finit sa vie dans le remords » (p. 428) dans la *Mort Artu*, alors que dans le *Perlesvaus* on le voit plutôt en hypostase de défenseur de l'ordre arthurien, dans le combat contre Brian des Iles ou contre les païens. Le rapport entre *Cligès* et la cour de Londres (p. 432) transparait surtout à travers des détails topographiques, faisant croire que Chrétien s'est déplacé sur l'île²².

Dans le souci de nuancer son point de vue, d'éviter d'ouvrir la boîte de Pandore des querelles entre les disciplines, l'A. hésite parfois à prendre position par rapport aux diverses théories qu'il expose. Ainsi, la lecture des divers médiévistes cités sur la question des rapprochements entre Aliénor et Guenièvre mériterait peut-être d'être discutée de manière plus tranchée. En soulignant très justement que la trame narrative des romans arthuriens aussi bien que les traits essentiels des personnages sont bien antérieurs au règne d'Aliénor (p. 429), l'A. affirme malgré tout, à l'appui de la thèse de Jean Markale, que l'on peut faire des rapprochements entre les deux reines en vertu de quelques similitudes variables d'un roman à l'autre, en omettant de s'exprimer sur le fait que ces similitudes sont souvent très spéculatives et en tout cas moins nombreuses que les différences. Nous n'avons aucune trace d'une quelconque identification entre la femme d'Arthur et Aliénor dans les textes médiévaux. Guenièvre n'a jamais un rôle politique dans les romans arthuriens, à l'exception peut-être du *Lancelot en prose* où l'on apprend que la Table Ronde avait appartenu à son père, le roi de Tarmélide²³, et qu'elle l'avait apportée en dot à Arthur. C'est cet unique détail qui pourrait lui conférer une autorité politique, et encore il s'agirait d'une autorité symbolique. La femme d'Arthur n'a pas non plus un véritable rôle de conciliatrice qui œuvre pour l'harmonie sociale, puisqu'en général elle n'a que très peu d'initiative. Il n'y a que le *Perlesvaus* qui lui accorde une influence salvatrice sur son mari, mais cela concerne plus le devenir d'Arthur comme individu²⁴.

De surcroît, la captivité de Guenièvre dans le *Lancelot en prose* ne peut avoir aucun rapport avec la captivité d'Aliénor après la révolte de 1173, comme le veulent certains médiévistes (p. 432). L'adaptation en prose n'introduit pas de modification fondamentale dans l'épisode de l'enlèvement de la reine par rapport au modèle de Chrétien, qui d'ailleurs puise l'anecdotique de son roman probablement dans la *Vita Gildæ* (rédigée vers 1125/30) ou dans les récits celtiques antérieurs²⁵. De plus, Guenièvre ne s'était pas révoltée contre l'ordre arthurien et ce n'est pas son fils, mais son amant, qui la délivre.

La dédicace de Chrétien à Marie de Champagne n'a qu'une portée très limitée dans le contexte d'une discussion sur l'influence d'Aliénor ou même des Plantagenêt, sur l'écrivain champenois : Marie vivait sous domination capétienne et nous n'avons pas de preuve qu'elle ait eu des échanges assidus avec sa mère. L'A. le souligne pertinemment à plusieurs reprises (p. 350 et 396), mais par la suite il n'hésite pas à utiliser l'argument de la dédicace pour parler de l'influence de la cour Plantagenêt sur le monde mis en place par Chrétien (p. 429). La question des ressemblances entre Arthur et Louis VII, trop souvent ignorée, est amorcée avec finesse pour le *Roman de Brut* où Arthur et Guenièvre n'ont pas d'enfant (p. 433). Or, cet aspect est valable pour toute la tradition arthurienne à l'exception du *Perlesvaus* et du *Tristan en prose*. Pour le contexte ultérieur au *Roman de Brut*, contexte où la prose arthurienne manifeste de plus en plus ouvertement des tendances pro-capétiennes²⁶, le problème des rapports entre les images d'Arthur ou même de Lancelot et Louis VII aurait mérité d'être approfondi.

22. Cf. C. BULLOCK-DAVIES, « Chrétien de Troyes and England », *Arthurian Literature*, I, 1981, p. 1-61. L'hypothèse peut d'ailleurs être infirmée si l'on pense que l'auteur champenois aurait pu entrer en contact avec des membres de l'entourage des Plantagenêt aussi bien à la cour de Champagne qu'à celle de Flandres.

23. *Lancelot en prose*, éd. A. MICHA, Genève, Droz, 1978, t. III, p. 25. Le mariage d'Arthur avec Guenièvre y est raconté d'une manière qui souligne l'autorité conférée au roi par sa femme : « Si en fu chascuns servis a son talent et par ce eustes vos la plus vaillant dame qui soit : ce fu ma dame la roine, et vos dona mesure li rois le plus haut don qui onques fust doné en mariage ce fu la Table Reonde qui est honorée de tans pseudomes. » Cependant c'est un cas isolé dans les textes arthuriens.

24. Il s'agit de l'épisode où la reine conseille à Arthur d'aller trouver la Chapelle de saint Augustin afin de se libérer de l'état de « mélancolie » dans lequel il avait sombré et qui avait chassé les chevaliers de sa cour.

25. Le motif du rapt de Guenièvre, valorisé par Caradoc de Llancarfan dans cette *Vita* est probablement inspiré de la tradition irlandaise, où le thème de l'enlèvement d'une reine par un être venu de l'autre monde est assez répandu (cf. Ph. WALTER, qui mentionne l'histoire du combat entre Cuchulain et le dieu Curoi pour la jeune Blathnat, dans « Guenièvre », *Dictionnaire des mythes féminins*, dir. P. BRUNEL, Paris, 2002, p. 875).

26. Voir à ce sujet R. MORRIS « King Arthur and the Growth of the French Nationalism », dans *France and the British Isles in the Middle Ages and Renaissance. Essays in Memory of R. MORGAN*, Woodbridge, 1991, p. 115-129.

Si, d'une part, l'A. semble accepter des théories spéculatives faisant du rapt de Guenièvre une image de la femme emprisonnée dans un monde mâle, un monde que Lancelot sauve des fausses valeurs (p. 432), il qualifie, d'autre part, un peu trop vite la lecture de Jacques Ribard « d'ésotérique » (p. 345), en lui déniait la viabilité, en vertu de l'idée que c'est là un thème courtois largement répandu. Certes, Chrétien ne livre pas explicitement une clef de lecture allégorisante de son roman²⁷. Mais les allusions bibliques et parfois les concordances du texte sont trop transparentes pour que l'on puisse parler d'ésotérisme et permettre largement ce type d'interprétation. De surcroît, et Jean Flori lui-même le souligne, Chrétien n'est pas un défenseur de l'amour courtois (p. 365)²⁸. Une interprétation de type allégorisant, où la trame romanesque comporte constamment un double sens, est probablement plus solide que le postulat de la lecture courtoise. En plus, si pour le *Lancelot* de Chrétien la question peut rester ouverte, l'association soutenue par Joan M. Ferrante, que Jean Flori se contente de mentionner, entre la reine et Aliénor dans *Yvain*, fondée sur le seul argument de la manière dont Guenièvre presse Calogrenant à raconter sa honte (p. 432), est des plus fantaisistes.

En ramenant au premier plan, avec l'hypothèse celtisante de Jean Markale, l'aspect controversé de l'adultère des deux reines, l'A. omet de souligner que l'infidélité conjugale d'Aliénor n'a jamais été prouvée. Que les reines Guenièvre ou Iseult passent pour des femmes légères au regard de la mythologie celtique, reflétant peut-être un matriarcat polyandrique primitif, pourrait signifier que c'est la légende noire d'Aliénor qui s'est formée sur les bases de cette mythologie, en passant par la fiction arthurienne, comme Jean Flori le souligne plus loin (p. 440). Dans ce cas, si l'on pense que les détracteurs d'Aliénor l'ont insérée dans le paysage plus vaste et amplifié par la mentalité courtoise des reines adultères imaginaires, nous sommes tenus de nous demander si ces constructions fictives entretiennent des rapports spéculaires ou des rapports sériels. En tout cas, il s'agit là d'une discussion qui concerne une forme d'intertextualité, de dialogisme entre légendes²⁹. Parvenus à ce stade, nous devrions pouvoir admettre plus fermement que ne le fait Jean Flori que l'être historique Aliénor d'Aquitaine a depuis longtemps quitté complètement la scène.

Ces quelques hésitations, totalement compréhensibles lors de l'approche d'un panorama tellement controversé, ont malgré tout le grand mérite de soulever des questions et de susciter le débat, prouvant encore une fois, si besoin était, à quel point la problématique mise en avant par l'A. est stimulante.

Parvenus à la fin de notre parcours critique, force nous est de constater que la balance de l'événementiel, d'une part, et de la réflexion théorique, d'autre part, est parfaitement maintenue en équilibre. À l'élégance érudite de la première partie vient se joindre la profondeur théorique de la deuxième. Il est vrai que de l'histoire d'Aliénor le lecteur débouche parfois sur l'histoire de son siècle ou de son entourage, dont nous retrouvons ainsi une autre facette, éclairée sous un jour nouveau par le rayonnement d'une femme d'exception. Mais pouvait-il en être autrement? Un personnage historique est, que l'on veuille ou non, enfant de son temps. De surcroît, s'agissant d'une femme, l'historien est fortement conditionné par le silence des sources: c'est donc auprès de figures masculines, ayant laissé plus de traces, qu'il se doit de chercher la femme! Les écarts et les détours sont alors inévitables.

Le pari de l'interdisciplinarité est tenu et bien maîtrisé. L'abîme que nous voyons se creuser entre l'être historique et ses représentations légendaires, abîme plus profond et plus piégé que dans le cas d'autres figures de marque du XII^e s., oblige le médiéviste à traquer l'insaisissable Aliénor à travers une série de miroirs, et, pire encore, de fragments de miroirs, où les sages frontières académiques entre les disciplines et

27. On pourrait peut-être contester la lecture trop généralisante de Jacques Ribard, qui perçoit le roman comme un ensemble cohérent où tout se tient: Armand Strubel a bien montré qu'à l'exception de la *Queste*, les romans arthuriens sont plutôt soumis au régime de la « parabole intermittente » (*La Rose, Renart et le Graal. La littérature allégorique en France au XIII^e siècle*, Paris, 1989, p. 245 et ss). Cependant, l'interprétation de Jacques Ribard peut bien rester fonctionnelle si l'on perçoit le texte comme un enchaînement d'épisodes à double sens dans le moule romanesque courtois qu'on avait exigé de Chrétien.

28. D'ailleurs on aurait du mal à croire que l'écrivain qui dénonce dans *Cligès* tout ce que le triangle courtois comporte d'aliénant et de déchirant pour la femme, peut faire l'apologie de la courtoisie dans le *Lancelot*.

29. Le terme « intertextualité », lancé par M. Bakhtine comme réaction contre le formalisme russe et le structuralisme, est repris et valorifié par J. KRISTEVA qui l'explique ainsi: « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. À la place de la notion d'intersubjectivité (entre le sujet de l'écriture et le destinataire) s'installe celle d'intertextualité, et le langage poétique se lit, au moins, comme double. [...] Le mot est mis en espace: il fonctionne dans trois dimensions (sujet-destinataire-contexte) comme un ensemble d'éléments sémiologiques en dialogue ou comme un ensemble d'éléments ambivalents » (*Sémiotique, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, p. 85).

leurs méthodes ne trouvent plus leur place. Malgré les glissements inévitables que nous avons observés, l'image de la reine passe progressivement de l'ébauche au portrait au cours de cette course difficile et, pourquoi pas, périlleuse.

Faire de la biographie historique, genre difficile et piégé, signifie relever un défi de taille. Défi d'autant plus risqué s'il s'agit de suivre un personnage protéiforme comme Aliénor, une « Mélusine » insaisissable qui apparaît devant les regards émerveillés du médiéviste sous les traits d'une femme, d'un pouvoir, et d'une légende. Jean Flori n'a pas hésité à relever le gant, avec une force et une rigueur qui font de son étude une référence incontournable.

Martin AURELL – CESCO / IUF
Cătălina GİRBEA – CESCO / Université de Bucarest
Marie-Aline DE MASCUREAU – CESCO
24, rue de la Chaîne, BP 603
F – 86022 – POTTERS Cedex